La légende du Val Perdu, un récit de Noël de Julie Meylan, paru dans la Feuille d'Avis de Lausanne du 24 décembre 1930.

Or, en ce temps-là, les gens du Val Perdu n'étaient ni plus méchants ni plus égoïstes qu'à l'ordinaire. Selon leurs coutumes, ils vaquaient à leurs affaires, allant aux foires pour y vendre, le plus cher possible, leurs belles vaches tachetées. Ils mariaient leurs enfants et dansaient aux noces tandis qu'aux enterrements, ils se restauraient copieusement avec le pain noir et le vieux fromage qu'on est forcé de râper parce qu'il est trop dur. En revenant de la laiterie, le matin, ils n'oubliaient point de passer à l'auberge du Cerf pour avaler la rasade d'eau-de-vie qui délie la langue. Enfin, aux séances de commune, les principaux disaient toujours :

- Suivons l'ornière qu'ont tracée les anciens ; demain sera comme aujourd'hui !

Mais trop souvent, ils oubliaient de lever les yeux jusqu'au ciel pour y chercher cette étoile qui, autrefois, conduisit les Mages jusqu'au berceau de l'Enfant.

Cet oubli faillit leur coûter cher, car UIk, le roi des nains de la montagne, s'en servit comme d'un prétexte pour réaliser un plan depuis longtemps caressé.

Cette année-là, aux approches de Noël, Ulk convoqua ses sujets en assemblée extraordinaire, et tous répondirent à son appel. C'était un spectacle extraordinaire, en vérité ! Dans la caverne souterraine qui sert de palais royal, la flamme des torches jetait des lueurs étranges sur les hautes parois de porphyre et de granit. Les longues stalactites qui pendaient de la voûte laissaient filtrer des gouttes d'eau tombant avec un rythme monotone sur le sol graveleux de la salle du trône. Assis sur un bloc de marbre gris et tenant à la main le minuscule marteau d'or qui lui sert de sceptre, Ulk parla :

- Nains de la montagne, mes féaux sujets, avez-vous considéré la marche du soleil ? Ne savez-vous pas qu'il aura bientôt atteint à l'horizon ce point le plus bas qui marque la grande nuit du solstice ?

- Nous le savons, Majesté ! répondirent toutes les voix, et les échos de la caverne grondèrent si bruyamment que là-haut, dans leurs chalets en mélèze bruni, les montagnards eurent peur, ne sachant ce qui arrivait.

Ulk parla encore :

- Les fils des hommes ont pris la coutume de fêter un jour qu'ils appellent Noël ; je ne sais pourquoi. N'est-t-il pas licite que nous, les nains de la montagne, nous nous réjouissions un peu quand la grande nuit hivernale est passée ?

- Il est licite, ô roi ! hurlèrent les pygmées.

De nouveau la clameur s'éleva, plus forte que le vent de tempête, et les chamois qui errent près des névés, s'enfuirent avec épouvante.

Un instant, le roi demeura silencieux, mais bientôt un sourire mauvais plissa de mille rides sa figure parcheminée.

- Autrefois, expliqua-t-il, nous étions les maîtres de la vallée ; vous souvenez-vous ?

Un gémissement répondit à cette question ; alors le souverain reprit :

- Les fils des hommes sont venus et il fallut leur céder les frais pâturages, les sources claires, les longues rêveries à l'ombre des sapinières. Il ne nous est resté que ce domaine souterrain où ne pénètre jamais le joyeux rayon du soleil printanier.

- Hélas ! soupire encore l'assemblée.

Ulk éleva son marteau d'or pour imposer silence à cette lamentation et continua :

- Or ce fils des hommes dédaignent ces richesses que nous leur avons cédées : leurs yeux ne voient pas plus loin que le plafond de leurs étables et leurs oreilles sourdes aux chants du renouveau, n'entendent que le bruit des jaunets roulant dans les tiroirs de leurs bahuts. Pourquoi donc leur abandonner plus longtemps des trésors qu'ils ne savent point apprécier ? Reprenons-leur cette vallée où fleurit la soldanelle ; elle fut notre domaine à l'aube des âges.

Une acclamation frénétique accueille la proposition royale. Alors, se voyant approuvé, Ulk, qui connaît les secrets de la nature, exposa son plan :

- Nains, mes sujets, nous sommes trop petits pour chasser les voleurs de pâturages, mais la montagne travaillera à notre place et écrasera tous ces intrus. Prenez vos bêches d'airain et vos marteaux de fer ; creusez partout des fissures par où la pluie pourra couler et ébranler sourdement les pentes. Quand tout sera prêt, la crête s'effondrera sur le Val Perdu et il n'y aura plus de chalets ni d'habitants. Alors, comme autrefois, nous serons les maîtres !

- Hourra ! hurlait le peule enthousiasmé. Hourra ! pour notre sage Hulk !

- Paix mes sujets ! Mettez-vous à l'œuvre tout de suite afin que tout soit prêt quand sonnera leur réveillon de Noël ; c'est le cadeau qu'ils auront des mains de la montagne. Hi ! hi ! Hi !

* * *

Aussitôt chacun commença la besogne. Les uns creusaient de menues tranchées, élargissant les fissures que les dernières pluies avaient dessinées au flanc des pentes ; d'autres allaient chercher les ruisselets endormis et les amenaient dans les couloirs où, pour se frayer un passage, ils ébranlaient la terre friable. Les souterrains de la montagne étaient devenus semblables à une vaste usine où le travail, bien réparti, active la marche des heures.

En inspectant les escouades inlassables des petits démolisseurs, Ulk ricanait de satisfaction.

- Courage, mes fils ! disait-il. Vous aurez bientôt la récompense due à vos efforts et vous verrez une belle partie de quilles quand viendra Noël !

Et les petits nains se réjouissaient très fort en s'imaginant le bruit que feraient les rochers en roulant sur le hameau et sur l'église. Cette fois, au moins, les

cloches ne s'ébranleraient plus pour ces sonneries du dimanche que les démons ne se plaisent point à entendre.

* * *

Les gens du Val Perdu ne se doutaient guère du péril qui menaçait leurs biens et leurs demeures. Ils continuaient à vivre comme du passé, établissant leurs comptes de semaine, se querellant à propos d'héritages et briguant les emplois communaux. L'hiver, accompagné de bourrasques, s'était soudain fait très doux vers la mi-décembre ; la neige, en fondant, avait gonflé les ruisseaux et la rivière, au fond de la vallée, hurlait, menaçante.

- Mauvais temps ! faisaient les vieux ; pourvu que l'avalanche nous épargne !

Qu'auraient-ils dit s'ils eussent soupçonné le noir projet que machinait Ulk pour la fête de Noël ?

Tout au fond de la vallée, droit au pied de la montagne, se trouvent les deux chalets de la Riaz. Dans celui du bas demeure la famille Ulrich, fort dépourvue en biens de ce monde, mais riche en enfants. Chaque année, une nouvelle tête blonde vient augmenter le cercle déjà nombreux. Aussi la vie n'est-elle point facile pour le bûcheron et pour sa femme dont la santé chancelle.

Mais ce sont de braves gens, honnêtes et pieux qui, déjà souvent, on fait l'expérience de surprises heureuses.

A la Riaz-Dessus, il n'y a que Brigitte Favre. Maintes fois la mort méchante a franchi le seuil du rustique chalet ; d'abord elle décima les enfants, puis ce fut le tour du mari. Aujourd'hui il ne reste plus que la vieille femme. Elle vit avec ses souvenirs en filant le lin que lui apportent les paysannes du village. On ne la voit guère, sinon le dimanche à l'église où elle vient suivre le prêche après avoir rendu visite à ses tombes.

Droit au-dessus de son toit, un rocher surplombant tient par on ne sait quel miracle d'équilibre.

- Vous ne devriez plus rester là-haut, lui a déjà dit quelquefois le président de commune. Ce n'est pas prudent ! Venez chez nous, il y a assez de place, et toute la famille sera contente de vous avoir.

Mais Brigitte n'a pas voulu en entendre parler.

- Laissez-moi finir ma vie là où j'ai été heureuse, dit-elle. D'ailleurs je ne risque rien : ce que Dieu garde est en sécurité.

Le président ne peut alors réprimer un mouvement d'humeur ; il est un de ces esprits forts qui n'acceptent point les raisonnements de la foi.

* * *

Or, en cette veille de Noël, Brigitte est comme à l'ordinaire seule chez elle. Le grand poêle de pierre donne une chaleur douce et le chat gris, couché en

rond, ferme un œil et ronronne en écoutant sa maîtresse qui, selon la coutume des solitaires, égrène à mi-voix ses impressions.

- Demain Noël ! fait-elle de sa voix chevrotante. Comment ces pauvres Ulrich vont-ils passer cette journée ? … Le père n'a pas pu travailler ces dernières semaines !... Pourtant il faut manger !... Et il y a un nouvel enfant depuis hier !... Où l'auront-ils couché ? … Ils n'avaient rien pour le mettre !... Oh ! quelle misère !

Assise dans son grand fauteuil, la vieille femme soupire et une larme de pitié coule sur sa joue fanée. Un instant, elle demeure songeuse, puis, soudain, comme répondant à ne voix secrète, elle s'exclame :

- Donner mon berceau !... Celui où dormit mon petit Michel !... Ah ! non… c'est le dernier souvenir qui me reste !... Si j'avais de l'argent, ce serait facile de leur tendre secours, mais hélas ! Il ne reste pas grand-chose dans mon portemonnaie !

A petits pas pressés, elle va chercher dans son armoire la bourse de cuir aux cordons usés et la retourne sur la table. Deux ou trois pièces de nickel roulent à grand bruit. En les ramassant, les vieux doigts tremblent un peu de fièvre.

- Deux francs septante-cinq centimes ! marmotte Brigitte. Je partagerai avec eux, ce qui fera assez pour acheter du pain. Ils n'auront au moins pas faim le jour de Noël… Mais le berceau !... Le nouveau-né n'aura rien pour se couvrir !...

Les mains convulsivement serrées, la vieille femme lutte contre elle-même. Sa conscience lui commande de faire le sacrifice de ces reliques d'un passé mort, mais son amour maternel ne peu accepter de voir un bambin étranger dormir là où les siens ont ébauché leur premier sourire et balbutié leurs premiers mots.

- Oh mon Dieu ! gémit-elle. Que dois-je faire ? Bien sûr que ce petit a besoin de mon berceau, mais je n'ai pas le courage de le donner !

- Alors, comme son regard angoissé fait le tour de la chambre, il tombe sur un carton de couleur suspendu à la paroi, qui porte en grandes lettres ce verset : « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi ».

Cette fois Brigitte Favre a compris. Elle n'hésite plus et s'en va fourrager dans la chambre noire qui se trouve près de la cuisine. Elle en ressort bientôt avec un joli berceau en noyer. Rien n'y manque : le petit matelas, les oreillers et le duvet s'amoncellent sous les rideaux en serge verte. Les mains tremblantes de la femme caressent doucement la couverture et ses lèvres balbutient avec douleur :

- Michel, mon doux agneau… depuis combien de Noëls es-tu parti ?... Moi, ta mère, je n'oublie pas !,… Demain un autre enfant sera couché là où tu dormais autrefois, mais dans mon cœur, ce sera toujours toi mon bien-aimé !

Epuisée par cette lutte, Brigitte Favre s'est laissée tomber dans son fauteuil et, rêveusement fixe le berceau posé sur la table. Ses contours deviennent un peu indécis, car l'ombre s'épaissit et la nuit s'approche. Toute entière à sa songerie, la vieille évoque les Noëls d'autrefois et éprouve maintenant une douceur

étrange en sachant que demain le benjamin des Ulrich sera couché dans le bon berceau moelleux dont elle fait le sacrifice.

Puis, le jeu de ses pensées se brouille, les paupières ridées s'abaissent et la vieille femme s'endort, tandis que l'horloge, docile au temps qui passe égrène plusieurs heures.

* * *

Ce soir-là, avant d'ébranler sur le Val Perdu la montagne dûment fissurée, les nains se réunirent encore une fois dans le palais souterrain. Tous ces petits démons se trémoussaient de joie à la pensée du spectacle dramatique qu'il y aurait tout à l'heure, et le roi eut grand peine à rétablir un peu d'ordre chez ses sujets excités.

- Vous savez, leur explique-t-il, que le sacristain du village sonne à minuit le réveillon de Noël. Ce serait le bon moment pour faire rouler les rochers. Etes-vous d'accord ?

Chacun applaudit :

- Il y a encore une heure à attendre ; restez donc tranquillement ici. Jusque-là j'ai le temps d'aller faire un tour sur les pentes pour voir si tout est bien prêt. Ne commencez rien avant mon retour.

Dans la nuit de Noël sombre et pluvieuse, Ulk descendit par les éboulis, mais en arrivant près de la Riaz, il s'arrêta, étonné. Le chalet des Favre tout à l'heure obscur, venait de s'éclairer comme si une aurore boréale eut empourpré les vitres à l'intérieur. Curieux de connaître la cause d'un si étrange phénomène, le petit roi des nains s'approcha et, grimpant sur la barrière de la galerie, regarda à l'intérieur.

Dans son fauteuil, la vieille Brigitte dormait toujours, mais un rêve heureux sans doute épanouissait sa figure ridée, car ses mains croisées faisaient un geste de prière et d'adoration.

Or, dans le berceau, Ulk, épouvanté, voit un nouveau-né. Ah ! il le connaissait bien, cet enfant qui, tant de fois déjà, fit échouer ses plans les mieux combinés. Là où il vient, le roi des ténèbres demeure impuissant. Que fait-il ce soir chez la vieille Brigitte ? Evidemment, il veut la protéger et empêcher cette belle avalanche qui devait rouler tout à l'heure.

Fou de colère et se sentant vaincu, Ulk bondit dans la nuit pour aller rejoindre ses sujets :

- L'aventure est manquée ! glapit le petit démon ; l'Enfant garde le Val Perdu !

Ah ! ce fut une belle déception ! Le palais souterrain entendit des exclamations et des plaintes qui n'avaient rien de céleste. Puis, un souffle glacé ayant resserré les fissures et raffermi la terre friable sur l'échine rocheuse de la crête, le peuple des nains dut s'enfoncer plus avant dans les retraites profondes où ne luit jamais un rayon d'étoile. Le Val Perdu est sauvé.

Quand Brigitte s’éveilla, les dernières braises achevaient de rougeoyer dans l’âtre et l’horloge marquait quelques minutes avant minuit.

- Comme j’ai dormi ! fit la vieille femme en passant la main sur le dos de son chat. Vois-tu, Mirette, il me semblait voir là, dans le berceau de mon Michel, l’Enfant Jésus qui souriait en disant :

- Puisque tu as eu pitié du pauvret qui est né chez les Ulrich, j’aurai aussi compassion de toi et il ne t’arrivera aucun mal ! Oh ! Mirette, était-ce un rêve ?... Ou bien serait-ce vrai ?

Le chat gris n’a rien répondu, seulement là-bas, au fond de la vallée, la cloche de minuit s’est mise à sonner et tous les échos du pays répètent ce message de Noël :

- Bienveillance pour les hommes de bonne volonté !

Julie Meylan